

PLANCHER

MÉTAUX POUR L'INDUSTRIE

Note de conjoncture

Métaux

COMME les Bourses de valeurs plombées par la crise grecque, laquelle ne laisse pas entrevoir d'issue au moins à court terme, les matières premières sont entrées à leur tour dans une spirale déflationniste.

Autant par manque de visibilité que par inquiétude sur l'évolution de la demande à court ou à moyen terme ou sur les croissances respectives dans les grands pays consommateurs. Lesquels taux apparaissent, sinon exaltants, du moins plutôt rassurants.

Le cuivre a continué de perdre du terrain. Lentement, mais séance après séance. Jusqu'à franchir, en baisse, le seuil des 8.000 dollars la tonne pour clôturer à 7.980 dollars la tonne ce lundi 14 mai.

Le zinc, après être repassé sous la barre des 2.000 dollars, cotait 1.920 dollars la tonne ce lundi.

L'aluminium, qui était grimpé à presque 2.500 dollars la tonne il y a quelques mois, ne vaut plus que 1.982 dollars la tonne en cette mi-mai.

Mais c'est le nickel, métal préféré des spéculateurs, qui souffre le plus aujourd'hui ! Après avoir touché les 2.200 dollars la tonne au temps de sa splendeur, et de la flamboyante spéculation des « traders » sur ce métal vedette, le nickel ne valait plus que 16.980 dollars. Ce qui reste un prix très satisfaisant pour les producteurs, qui se satisfaisaient, il y a deux ans à peine, des 12.000 à 12.500 dollars la tonne...

Pour ce qui concerne le laiton, la valeur métal de la barre aura poursuivi sa glissade, amorcée au début du mois (après avoir culminé à 611 euros les 100 kilos, le 1^{er} mai).

Après avoir regagné 4 euros les 100 kilos, à 601 euros, le 11 mai, le laiton cédait 2 euros, à 599 euros les 100 kilos le 14 mai. Avant de perdre encore 4 euros les 100 kilos, à 595 euros le lendemain 15 mai.

Conjoncture

PLOMBÉS par la crise grecque, qui n'arrive pas à trouver d'issue politique ni même un gouvernement capable ou simplement désireux, de s'attaquer ou de se confronter à des problèmes devenus difficilement solubles, les marchés d'actions comme de matières premières auront continué d'être déprimés toute cette semaine. Et de poursuivre leur descente aux enfers...

Faute d'entrevoir des rebonds à court terme, les opérateurs (utilisateurs, investisseurs comme spéculateurs) préfèrent se dégager. Et attendre de voir venir des temps meilleurs...

En plus cette semaine, la perte de plus de 2 milliards de dollars (1,5 milliard d'euros !), dans une extravagante spéculation sur les dettes (des États comme des entreprises !), enregistrée par la première banque américaine, *J.P. Morgan*, — qui répondait ces derniers jours, à l'inquiétude des pouvoirs publics comme des organes de prétendu contrôle, qu'il ne s'agissait que « d'une tempête dans une théière » (sic) —, n'est pas de nature à rassurer sur les vertus de ce libéralisme débridé dont on voulait nous faire croire, ces dernières années, qu'il allait constituer l'eldorado de nos « archaïques » économies...

Pourquoi attendre 30 ans pour construire une entreprise ou constituer un patrimoine quand, en un seul « clic », des « génies » du « trading » financier, arrivent à gagner mille fois ou dix mille fois plus, voire bien davantage encore ! que de besogneux chefs d'entreprise, artisans, fonctionnaires ou épargnants en toute une vie ?

Plus près de nous, des banques réputées se montraient parfois réticentes, ces dernières années, à utiliser leurs ressources pour accorder des concours à leurs vieux clients. Préférant s'en aller investir, en quelques semaines et sans y regarder de très près, des milliards d'euros pour prendre le contrôle d'établissements bancaires étrangers, qui devaient leur offrir une fabuleuse et exponentielle expansion... Sous entendu : que jamais leur clientèle traditionnelle, sinon « vieillotte », ne saurait leur apporter !

Las ! Le temps et « l'intuitu personae », comptés pour du beurre par ces « génies » du « new-banking », se rappellent aujourd'hui durement à ces « visionnaires »... Et indirectement à leurs actionnaires (innocents, et plus traditionnels), qui ont vu les valeurs de leurs actions investies dans ces institutions financières qu'ils vénéraient, mais qui se voulaient désormais « new look », et à l'américaine, réduites de 10 à 1,5...

Au moins, si cela pouvait amener ces « brillants » esprits, un peu égarés par leurs rêves américains, ou londoniens, à revenir aux traditions et aux fondamentaux, retrouver leurs anciennes relations avec leurs clients et marchés traditionnels, le mal en serait moindre. Et aurait eu, au moins, ce mérite immense !